

AUTOportrait

suivi certains soirs de

SUICIDE

d'Édouard Levé

mise en scène **Guillaume Béguin**

création janvier/février 2010

au Théâtre du Grütli *Genève*

au Centre de Culture ABC *La Chaux-de-Fonds*

au Théâtre Arsenic *Lausanne*

REVUE DE PRESSE

Le Temps , supplément Sortir	7 janvier 2010
RSR Espace 2 , Dare-dare	8 janvier 2010
Le Courrier	9 janvier 2010
Tribune de Genève	11 janvier 2010
20 minutes	11 janvier 2010
Le Courrier	14 janvier 2010
RSR Espace 2 , Dare-dare	21 janvier 2010
Migros Magazine	25 janvier 2010
L'Impartial	26 janvier 2010
L'impartial	30 janvier 2010
Passion : Culture	janvier/février 2010
Scènes Magazine	février 2010
RSR Espace 2 , Zone critique	12 février 2010
La Télé , Le Talk	16 février 2010
24 Heures	20 février 2010
Les quotidiennes	22 février 2010
Le Temps	23 février 2010
Mouvement.net	26 février 2010
Genveactive.com	27 février 2010

Vivre sa vie sur la corde raide

Des acteurs romands font entendre l'ironie de l'écrivain français Edouard Levé, suicidé à 42 ans



HELENE GOHRING

La littérature, c'est la vie. Quand elle ne cherche pas à complaire aux modes, quand le sujet s'emploie à recoudre au fil des mots sa trame. Le Français Edouard Levé est à cette hauteur. Photographe, il s'intéresse aux poses, à celles du sexe, du jeu, du sport, aux figures de style qui sont comme l'essence de l'interaction, la possibilité aussi de rester debout. Ecrivain, il s'intéresse à lui, c'est-à-dire à cet étranger qui guette sous le glacis des habitudes. Cela a donné *Journal* en 2004, publié chez P.O.L. Puis, chez le même éditeur, *Autoportrait* en 2005, avant *Suicide* en 2007. Ce sont ces deux textes que Guillaume Béguin, metteur en scène de 34 ans, originaire de La Chaux-de-Fonds, a voulu faire entendre. Les acteurs Véronique Alain, Monica Budde, Piera Honegger, Joël Maillard et Jean-François Michelet disent les mots de Levé.

Que devrions-nous entendre? L'humour décliné d'un auteur qui délimite le territoire des jours, les accessoires d'un destin, les hasards élevés au rang de sortilège, les chansons qui font tourner la tête. C'est la

matière d'*Autoportrait*, invention de soi en forme d'inventaire.

Certains soirs (ve 15, di 17, ma 19, ve 22, di 24), on est invité à envisager la face nord de l'œuvre, avec *Suicide*. Edouard Levé se souvient du suicide d'un ami. Il s'adresse au disparu, lui dit «tu», voix pudique, réellement fraternelle, donc. Il évoque ce matin d'août où l'ami abandonne son épouse, sous prétexte qu'il a oublié sa raquette de tennis à l'intérieur de la maison. Un coup de feu plus tard, il n'est plus là. La balle a transpercé le crâne, une bande dessinée gît ouverte devant lui, comme à dessein: une clé proposée à celle qui le découvrira. Sous le choc, l'aimée ferme le livre. Edouard Levé a remis ce texte à son éditeur à l'automne 2007. Deux semaines plus tard, il se suicidait, laissant derrière lui le portrait d'un ami, une manière d'autoportrait aussi.

Alexandre Demidoff

Genève. Théâtre du Grütli, rue Général-Dufour 16. Ma à 19h, me-sa à 20h30, di à 18h du 12 au 24 janvier. (Loc. 022/328 98 78, www.grutli.ch).

Sylvie

KLEIBER

Espèces d'espaces

DOMINIQUE HARTMANN

La palissade rouge qui entourait à Genève le Grütli lors du projet consacré à *L'Enfer* de Dante, c'est elle. La cabine de verre installée sur le toit du théâtre de Saint-Gervais – où le spectateur entendait pour lui seul les *Stations urbaines!* Sportstick d'Elfriede Jelinek, mises en scène par Maya Bösch –, c'est elle aussi. La table encombrée de pommes, au Théâtre de l'Arsenic, à Lausanne, c'est elle encore, lors de la mise en scène par Denis Maillefer de *Gènes 01 & Nature morte dans un fossé*, de Fausto Paravidino. C'est elle, mais Sylvie Kleiber dirait « nous » : « La scénographie est souvent le fruit d'un assemblage de regards, d'angles de vue, un travail tissé par beaucoup d'intervenants. De plus en plus, j'aime cette façon de réagir à l'instant, aux propositions des autres. » Même si elle reconnaît que cette approche chorale se superpose parfois à cet univers artistique personnel qui fait la patte d'un scénographe. Depuis quelques années, la Lausannoise Sylvie Kleiber multiplie les scénographies dans le paysage artistique romand. Et pour elle, ce mois de janvier est bourré de chaises, de chewing-gum et d'humour décalé.

Pour mettre en espace *Autoportrait/Suicide* d'Edouard Levé, qui échoue à dire « je », elle, pardon, ils, ont mis sur l'écoute, un choix matérialisé dès mardi à la Black Box du Grütli par un arrangement de chaises sur un gazon carméole, dans une mise en scène de Guillaume Béguin. L'humour décalé, c'est celui de Plonk & Replonk, dont Andrea Novicov monte le premier texte de théâtre, au TPR, à la Chaux-de-Fonds, et dont Sylvie Kleiber assure la scénographie. Les chewing-gum, eux, peinturlurés, font partie de la recherche sur la voix de Dorothea Schürch, dont le deuxième volet sera présenté les 14 et 15 janvier avec *Sing Think*. La scénographe se réjouit d'explorer ainsi une nouvelle dimension, celle du son. On ne la croit qu'à moitié, même quand elle parle, c'est elle qui a l'air d'écouter. « Le travail du scénographe est d'ouvrir l'espace à plusieurs sens, aux associations, et de trouver des matériaux qui n'enfermeront pas les propositions. De déterminer la bonne distance où placer le public, aussi. »

COURT ET LONG

L'architecture, formation de base qu'elle achève en 1991, elle l'a peu exercée. Mais déjà pour la scène, élaborant avec l'ingénieur scénique Alexandre Forissier des salles de spectacle à Moutier et Plan-les-Ouates. Aujourd'hui, « je m'en rapproche à nouveau. Et je me reconnais davantage dans les formes de théâtre contemporain. Celles qui se pratiquent au Grütli, du moins, où l'espace scénique englobe le bâtiment entier et tient compte de la lumière naturelle. Cet au-delà de la scène pose aussi la question de l'entre-deux. » Plus qu'aménager l'espace, « il s'agit de le lire ». De façonner un espace éphémère que le public verra habiter brièvement, sorte de tente immatérielle, « de maison de parole où faire entendre des voix ». Dire qu'elle doutait à haute voix savoir mettre des mots sur son travail et s'excusait presque de n'avoir jamais pratiqué l'exercice.

Parfois, le temps long de l'architecture lui manque. Car la scène est rapide : « En trois, quatre mois, il faut se plonger dans une œuvre, concevoir une proposition, réaliser des maquettes, trouver des accessoires, suivre les répétitions, modifier son projet,

SCÈNES Elle aime les tentes, la lumière naturelle, les langages communs. Rencontre avec une scénographe qui s'inquiète de voir fondre le temps accordé à son métier dans les productions théâtrales.



Si elle n'avait pas posé pour Le Courrier, Sylvie Kleiber aurait choisi une photo où elle apparaît sur fond de mosaïques. Par goût des motifs et de l'architecture arabes, et en réaction à une certaine votation pour l'interdiction des minarets. J.-P. DI SILVESTRO

etc.» Et même dépouillée, une scénographie a pu prendre du temps. « Mais mes amis architectes, eux, m'envient de ne pas devoir rester des années sur le même projet », nuance-t-elle dans un sourire. « La continuité d'une recherche m'intéresse plus que son esthétique. La première fois qu'une équipe travaille ensemble, l'essentiel du projet consiste à apprendre à collaborer. Chercher des langages communs prend du temps. » C'est pour elle tout le sens des collaborations renouvelées ou étalées sur plusieurs mois, comme les pratiquent le Théâtre du Grütli.

Ce métier méconnu, à la lisière de plusieurs disciplines, il faut encore l'expliquer. Et pas seulement aux autorités subventionnantes, mais aussi au sein des productions elles-mêmes. On lui demande parfois un simple regard scénographique : « Mais c'est trop tard ! C'est bien en amont qu'il faut commencer. J'ai tendance à ne plus le faire... » Avec le durcissement des conditions de travail, « aujourd'hui, c'est plutôt un mois qui nous est octroyé et c'est insuffisant. Il faudra donc multiplier les projets pour survivre, ce qui est antinomique avec des métiers qui nécessitent des périodes de jachère. Et implique un vrai appauvrissement des possibles. »

LE MÉTIER COMME IL S'EN VA

Le métier, elle l'a appris pendant dix ans, à Paris, avec Jacques Gabel, dont les réalisations la fascinaient – un peu grâce à Yvette Théraulaz, qui lui fait rencontrer le scénographe. Elle devient son assistante et participe à des mises en scène d'Alain Françon, comme les *Pièces de guerre* d'Edward Bond, au Festival d'Avignon et à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, ou de Joël Jouanneau,

avec *L'Idiot* de Dostoïevski, joué au Théâtre de Vidy en 1995. Elle a connu un métier que l'on ne voit (presque) plus : « Parfois, nous avions six mois pour concevoir un spectacle ! Et j'ai vu à l'œuvre toute une série de postes qui disparaissent des productions : accessoiristes, peintres, sculpteurs, etc. » En parallèle, elle participe aux mises en scène de Simone Audemars et sa compagnie L'Organon. Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, Mathieu Bertholet, Yan Duyvendak et Nicole Borgeat, Andrea Novicov, ou plutôt leurs mises en scène, la ramènent peu à peu en Suisse romande.

RETOUR AUX SOURCES

Sa « boîte à outils », elle la garnit de textes, d'images, de photos prises presque quotidiennement. Ses matériaux de prédilection sont bruts, colorés, récupérés. Quand Gilles Jobin lui demande de scénographier *Stank House*, elle gratille du matériel dans la rue. « C'est une façon d'être attentif, au moment où démarre un projet, à ce qui nous entoure. » Ce nouvel enjeu, – la scénographie chorégraphique –, a ses impératifs : « Le décor doit proposer des appuis sur lesquels le corps peut bouger. » Elle connaît bien ces exigences, son premier amour fut la danse : « A 17 ans, je ne voulais faire que cela. Je suis même partie à New York comme jeune fille au pair, où j'ai suivi les cours de Merce Cunningham. » Ses articulations en décideront autrement. En 2009, elle a scénographié *Lonesome Cowboy*, de Philippe Saire. Et fait un pas de plus vers cet univers où elle suspecte une nouvelle liberté.

Cinq personnes pour improviser un portrait

Edouard Levé s'est donné la mort en 2007. Guillaume Béguin adapte au Grütli «*Autoportrait*» et «*Suicide*», ses ultimes œuvres

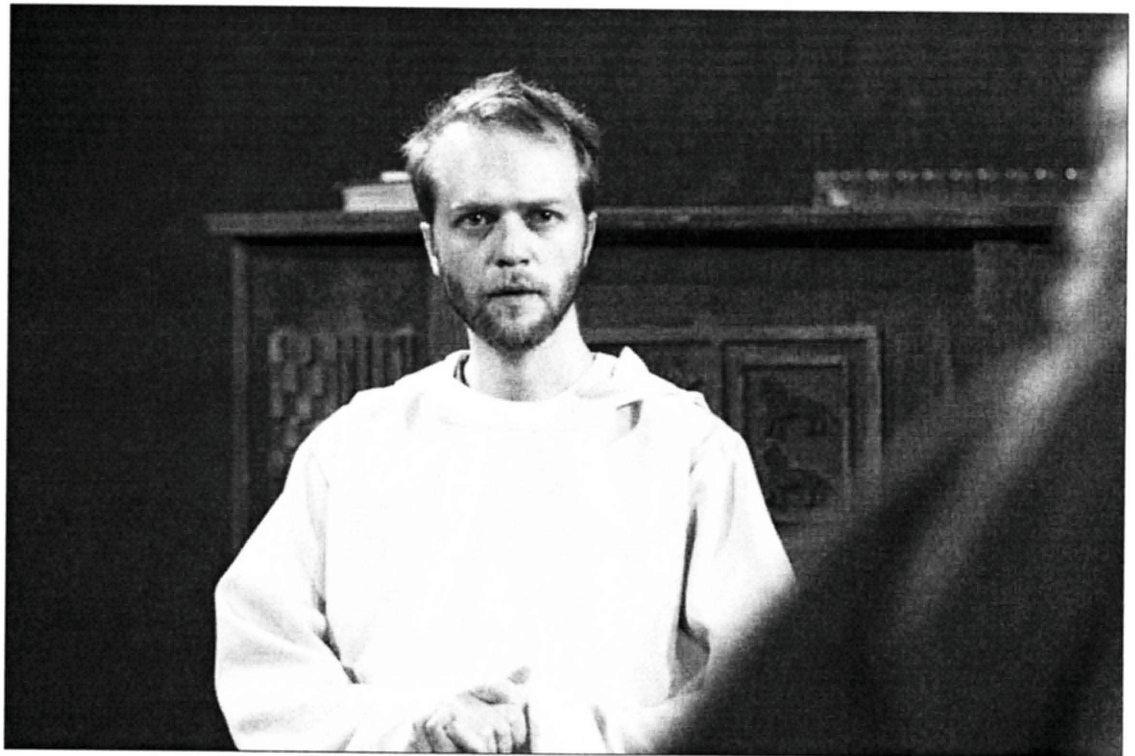
LIONEL CHUICH

Le 15 octobre 2007, Edouard Levé a fait comme le mannequin qu'il conservait dans son atelier. Il s'est pendu. En effectuant ce geste, l'écrivain et photographe a tracé, au même titre que la corde, un axe auquel on s'est empressé de suspendre son œuvre. Comme si cette dernière avait besoin de ce suicide pour revêtir un sens.

Guillaume Béguin, lui, n'y croit pas. Pas plus qu'il ne croit aux spectacles trop bien pesés, qui lestent le spectateur d'encombrantes certitudes. Sa mise en scène d'*Autoportrait*, suivi certains soirs de *Suicide*, est donc blanche. Blanche comme l'écriture sans effets et sans affects de Levé. Blanche comme les pages de ses deux romans, avant que les phrases ne viennent s'y entrechoquer, repoussant sans cesse leur sujet dans la marge. L'écrivain avait beau se tirer le portrait - après tout, il était également artiste -, il n'en restait pas moins insaisissable. Pas vu, pas pris, pas même par lui-même.

Un texte souvent jubilatoire

«Il y a cette espèce d'éclatement du moi», constate Guillaume Béguin. «Cette incapacité à se définir autrement qu'en fragments. En cela, Levé est parfaitement en résonance avec notre époque, où l'on s'intéresse uniquement aux détails.» Edouard Levé en miroir de la schizophrénie générale? Quoi qu'il en soit, il en fournit les éclats dans *Autoportrait*: «Rire me désérotise», «J'aime remercier», «Je me trouve plus souvent laid que beau»... Il y en a 125 pages comme ça, et c'est



Guillaume Béguin. Egalement acteur, l'homme aime au théâtre «à poser une forme pour ensuite la détourner.» (PHILIPPE MAEDER)

souvent jubilatoire. «Ce qui m'intéresse», explique le metteur en scène, «c'est le choc entre les phrases. Tout est juxtaposé, sans hiérarchie. C'est cela qui génère une grande violence. La mise en scène, c'est une machine à créer des accidents».

Dans *Suicide*, rendu par Edouard Levé à son éditeur trois jours avant de se pendre, le «Je» a cédé la place au «Tu». L'écrivain s'adresse à un ami qui s'est tiré une balle dans la tête. Rien

de désespéré, pourtant, dans ce texte qui se clôt sur ces trois vers: «Le bonheur me précède/ La tristesse me suit/ La mort m'attend». «C'est quelqu'un qui a un regard très acide sur lui-même, relève encore Guillaume Béguin. Il est narcissique sans jamais être complaisant.» Pour le restituer dans son identité fragmentée, le *Chaux-de-Fon* s'est entouré d'une distribution à cinq voix. «Les actions qui interviennent sur le plateau sont

improvisées», poursuit-il. «C'est une structure qui ne se maîtrise pas. Du coup, ça crée des liens saugrenus entre ce qui se passe par pure association d'idées ou par accident.»

Une intuition

Pour les acteurs, privés de la maîtrise du sens, il s'agit d'une réelle mise en danger. Le public, confronté aux collisions entre les divers éléments (action, lumière, corps...), devra de son

côté tirer ses propres conclusions. «Je ne pars pas d'une idée mais d'une intuition. Celle de ce que le spectacle doit produire sur le spectateur», conclut Guillaume Béguin. «C'est ce que j'aime aussi au théâtre: poser une forme et ensuite la détourner.»

■ «*Autoportrait*», suivi certains soirs de «*Suicide*», d'Edouard Levé. Au Théâtre du Grütli, du 12 au 24 janvier. Réservations: 022 328 98 78



LUNDI 11 JANVIER 2010 / WWW.20MINUTES.CH

L'univers suicidaire d'Edouard Levé mis en scène



GENÈVE. Sous la houlette de Guillaume Béguin, les romans «Suicide» et «Autoportrait du Français» sont joués sur les planches du Grütli. Vertigineux!

Pour sa quatrième mise en scène, le Chaux-de-Fonnier Guillaume Béguin fait coup double en adaptant pour les planches, simultanément, «Suicide» et «Autoport-

Guillaume Béguin a découvert Edouard Levé à travers une nécrologie qui lui était consacrée dans le mag «Les Inrockuptibles» en octobre 2007. «

trait». Un pari fou – tant les deux œuvres d'Edouard Levé sont particulières – qu'il relève brillamment en bousculant toutes les habitudes propres au théâtre, en annihilant tout rythme, tant au niveau de la scénographie que des lumières.

On rappellera que le photographe, peintre et écrivain français, mort par suicide en octobre 2007 à l'âge de 42 ans, a écrit «Autoportrait» en 2005 et «Suicide» en 2007.

Dans le premier, laconique et drôle, il fait l'inventaire de lui-même. Sans effets, sans affects, il empile des phrases (plus de 1600) qui vont vite. Extrait chronologique: «Je chante faux, donc je ne chante pas.» «Comme je suis drô-

le, on me croit heureux.» «J'espère ne jamais trouver une oreille dans un pré.» «Je n'aime pas plus les mots qu'un marteau ou une vis.» «Je ne connais pas les garçons verts.»

Dans le second, dont il a remis le manuscrit à son éditeur trois jours avant de se pendre, il se montre admiratif devant le suicide d'un ami qui, vingt ans plus tôt, avec cet acte «d'une beauté scandaleuse», avait donné un sens à sa vie. - ALIEN DELAFONTAINE

Représentations:

Du 12 au 24 janvier, Grütli/Théâtre du Grütli, rue Général-Dufour 16, Genève
«Autoportrait»: ma 19 h, me sa 20 h 30, di 18 h. «Suicide»: ve 22 h 30, di 20 h, ma (19 jan, uniquement) 21 h.
Prix: 13 fr. Soirée combinée: 21 fr.
www.grutli.ch

Je est un millier d'autres

GENÈVE • Guillaume Béguin met en scène « Autoportrait » d'Edouard Levé, introspection d'une subtilité rare, à vivre dans la Black Box du Grütli.

ANTOINETTE RYCHNER

Avec l'ambition déclarée de devenir un «spécialiste de lui-même», le narrateur d'*Autoportrait*, en une collection de phrases en *Je*, obéit au programme vertigineux de son auteur Edouard Levé, décédé en 2007 à l'âge de 42 ans. En choisissant de transposer ce texte dans l'espace sonore et public du théâtre, Guillaume Béguin touchait à des enjeux scéniques difficiles. Qu'allait-il advenir de ce phénomène silencieux et mental qui, petit à petit et pour le plus grand plaisir du lecteur, fait apparaître en creux le profil social, éthique et psychologique d'un individu?

Mais parler d'un profil, c'est déjà s'illusionner. Le texte de Levé, qu'on sent habité par le fantasme désespéré de l'exhaustivité, le démontre à chaque phrase, et surtout dans chacun des rapports qu'une phrase entretient avec celles qui l'entourent: il est impossible de détourner entièrement la forme d'une personnalité, tout comme l'âme reste insondable. L'inventaire absolu n'existe pas, on abandonne assez vite l'idée de «connaître» ce *Je*: un nouveau phénomène finit alors par prendre le dessus, qui rapproche le lecteur du narrateur – un peu comme si l'on répondait par «subjectivement vrai» ou «subjectivement faux» à chaque point d'un formulaire.

Le grand «Je» éparpillé

Au-delà de ce jeu auquel se livrent sans doute de nombreux lecteurs d'*Autoportrait*, c'est une dimension supplémentaire qui attend l'heureux spectateur s'aventurant dans le ventre de la Black Box du Grü, à Genève; une dimension ouverte par le passage du texte au corps. Si cette observation est valable pour toute forme de théâtre, elle l'est plus particulièrement dans le cas de cette création aux options radicales.

La première intelligence du dispositif mis en place par Guillaume Béguin et sa Compagnie De nuit comme de jour rési-



Immergés dans la zone de jeu, les spectateurs ont accès à des points de vue multiples. HÉLÈNE GÖHRING

de dans la scénographie. Des chaises en disposition géométrique recouvrent la surface drue d'un faux gazon. Cette proposition d'une extrême sobriété, co-signée par le metteur en scène et la scénographe Sylvie Kleiber (lire *Le Courrier* du 9 janvier 2010), immerge les spectateurs dans la zone de jeu puisque les comédiens circulent à même les couloirs formés par les sièges. L'ensemble exprime la démultiplication des identités, offrant à tout moment la vue sur d'autres spectateurs qui, de profil, de dos ou de face, réagissent à leur façon aux déclarations du grand *Je* éparpillé. Ce sont des rires pris sur le vif, des coups d'œil échangés, des sentiments qui naissent et s'envolent entre deux phrases égrenées.

Chaque placet innocu (la jauge de public accepté reste délibérément inférieure au nombre de sièges disponibles) raconte la possibilité d'une existence, la potentialité de ces petits riens qui formeraient une personne. Sommes-nous tous des fractions d'un même

vécu? Est-ce que d'un homme à l'autre, seule change la configuration des données?

Absence d'émotivité

Servants de catalyseur à ces questions, les cinq comédiens évoluent par actions minimalistes et constellations spatiales improvisées. Représentent-ils quelqu'un? «Si je me regarde longtemps dans un miroir, vient un moment où mon visage n'a plus de signification», dit Levé. En écho à la distance qui sépare un visage de son reflet, la deuxième intelligence de cette création est de proposer un jeu retenu, loin de toute volonté illustrative ou mimétique. A aucun moment la séparation entre le *Je* du texte et celui qui l'énonce ne s'estompe, rappelant la séparation linguistique irrémédiable du signifié et du signifiant. Une absence d'émotivité littéralement ancrée dans cet esprit de mise à plat qui semble caractériser la voix de Levé, à qui «le compte-rendu factuel semble être la plus belle poésie non poétique qui soit».

Immobile parmi ces corps qui se déplacent et diffusent la parole comme des hauts parleurs mouvants, on se sent frôlé, concerné, paradoxalement ému, sans que jamais la mise en scène ne déploie d'effets spéciaux, de musique, ni d'adresse intrusive. Un rapport invisible, l'introspection en assemblée, se tisse au fil des mots, dans une progression lente et respectueuse de l'intime. Les variations lumineuses sont, elles aussi, imperceptibles comme la respiration des pensées... On le dira sans réserve: à tous niveaux, la forme subtile et homogène de ce travail, sa remarquable pureté, en font un grand moment de jouissance intellectuelle et sensorielle. I

Certains soirs, une deuxième œuvre s'ajoute à *Autoportrait*: *Suicide*, où l'auteur rejoue le suicide d'un ami vingt ans plus tôt. Les deux pièces sont présentées en création mondiale.

> Jusqu'au 24 janvier au Théâtre du Grütli, Genève. www.grutli.ch
> Du 28 au 31 janvier au Théâtre ABC, La Chaux-de-fonds.
> Du 18 au 28 février à l'Arsenic, Lausanne.

Théâtre biographique

«Autoportrait» et «Suicide» d'Edouard Levé, un auteur lucide, drôle et tranchant décédé en 2007.



Guillaume Béguin met en scène la vie d'Edouard Levé.

La compagnie «de nuit comme de jour» adapte au théâtre deux livres singuliers d'un artiste qui ne l'est pas moins: Edouard Levé, photographe et écrivain suicidé en octobre 2007 à l'âge de 42 ans.

Edouard Levé a écrit *Autoportrait* en 2005 et *Suicide* en 2007. Dans le premier livre, laconique et drôle, il fait l'inventaire de lui-même. Sans effets, sans affects, il empile des phrases qui vont vite.

Au lecteur ou au spectateur de conclure ce qu'il veut, de faire la psychologie, la morale ou, plus modestement, d'apprécier les effets comiques nés d'associa-

tions surprenantes. «Je chante faux, donc je ne chante pas. Comme je suis drôle, on me croit heureux. Je n'aime pas plus les mots qu'un marteau ou une vis.»

Dans le deuxième, il rejoue, d'une écriture presque blanche, le suicide d'un ami vingt ans plus tôt. A l'œuvre dans ce texte, il y

a la volonté de «boucler la boucle», de chercher une forme de conclusion, quelle qu'elle soit, à la vie et à l'œuvre de Levé. Si les deux titres font autobiographie, ils atteignent aussi à une pleine valeur universelle. Sur scène, *Autoportrait* est joué en continu, et *Suicide* s'y ajoute le samedi.

SC

Où et quand?

Théâtre ABC, La Chaux-de-Fonds – Jeudi 28 janvier à 20 h 30: «Autoportrait» – Vendredi 29 janvier à 20 h 30: «Autoportrait» – Samedi 30 janvier à 19 h: «Autoportrait» – Samedi 30 janvier à 21 h: «Suicide» – Dimanche 31 janvier à 17 h 30: «Autoportrait»
Réservation au 032 967 90 43 ou www.abc-culture.ch



Une scène du spectacle «Autoportrait».

THÉÂTRE ABC

Autopsies autour du suicide



GUILLAUME BÉGUIN «Ce qui m'intéresse, c'est de renvoyer le spectateur à lui-même. (SP)

Après un premier passage au théâtre ABC en 2009, Guillaume Béguin, enfant de La Chaux-de-Fonds, revient dans sa ville natale avec sa compagnie De nuit comme de jour. Il y présentera «Autoportrait» et «Suicide», une double adaptation théâtrale de deux singuliers romans d'un artiste singulier, Edouard Levé, photographe et écrivain français qui s'est donné la mort en 2007 à l'âge de 42 ans. Dans «Autoportrait», écrit en 2005, laconique et drôle, il fait l'inventaire de lui-même. Sans effets, sans affects, persuadé qu'il n'a plus qu'un mois à vivre, il empile des phrases rapides. Dans le second ouvrage, Edouard Levé rejoue le suicide d'un ami vingt ans plus tôt. Quelques jours après avoir remis le manuscrit à son éditeur, il se suicide. Proches de l'autobiographie, ces textes ont cependant une valeur universelle. Sur scène, «Autobiographie» se joue en continu, «Suicide» s'y ajoute certains soirs.

La Chaux-de-Fonds, théâtre ABC, «Autoportrait», je 28 et ve 29 à 20h30, sa 30 à 19h, di 31 à 17h30; «Suicide», sa 30 à 21 heures

CRITIQUE

Théâtre

«Autoportrait» ou la pertinence éclatée en fragments multiples

Au Théâtre de l'ABC se joue actuellement «Autoportrait» une mise en scène de Guillaume Béguin du texte éponyme d'Edouard Levé, auteur atypique décédé en 2007.

La pièce se vit par de multiples fragments, courtes phrases dictées à la première personne, brochant petit à petit le portrait d'un homme qui cherche à se définir. Dans cette illusoire course à l'exhaustivité, ce «Je» entêtant est relayé par cinq comédiens dont le jeu soigné, insolent de justesse et de drôlerie, entraîne le spectateur dans les méandres de l'introspection. Ces «constats de personnalité» peuvent être évalués en vrai/faux par la subjectivité du spectateur qui à priori, est obligé de se reconnaître au moins une fois. Au lieu de cerner une individualité, c'est toute une collectivité qui se découvre dans la magie inattendue

de l'anecdote et du détail... Dans une forme de partage implicite, indicible mais palpable, où se lit les réactions impromptues du public.

Les fragments de phrases oscillent dans une palette de sentiment tragico-comique n'invitant jamais à la monotonie. De manière déstructurée les moments d'acuité, de circonspection et de rire se succèdent. Comme happée par le souvenir, l'auto-référence, l'attention est sans cesse attisée. Sobre et minimaliste, le décor fait de chaises bleues disposées en rangs et de quelques vêtements, laisse éclore le jeu comme une confidence. Dans ce grand déballage d'intimité, il persiste paradoxalement comme une pudeur, une neutralité, un espèce d'anti-pathos qui souligne le secret insaisissable d'Edouard Levé. Subtil, tragique et intelligent, un excellent specta-



ABC Décor sobre pour confidences dans l'intimité. (SP)

cle qui touche à la corde de l'âme. À ne rater sous aucun prétexte..

Pauline Vrolix

La Chaux-de-Fonds, théâtre ABC, aujourd'hui 19h, demain 17h. Aujourd'hui, «Autoportrait» est suivi de «Suicide» à 21h

L'IMPARTIAL / SAMEDI 30 JANVIER 2010

Autoportrait et Suicide

D'ÉDOUARD LEVÉ

"Adolescent, je croyais que La Vie mode d'emploi m'aiderait à vivre, et Suicide mode d'emploi à mourir." Première phrase d'*Autoportrait*

Peintre, photographe et écrivain français, Édouard Levé s'est suicidé en 2007, âgé de 42 ans. Quelques jours avant sa mort, il avait remis à son éditeur un manuscrit intitulé *Suicide*. Avec *Autoportrait* (2005, Editions P.O.L.), ces ouvrages écrits avec la précision d'un documentariste, une grande dose d'autodérision et un humour certain – mais aussi une grande angoisse sous-jacente – parviennent à faire le portrait d'un homme dont le dernier acte éclaire et transcende toute l'œuvre, sans l'assombrir.



La Cie s'interroge sur le fait que ce que nous croyons être "je" est en réalité un conglomérat de sensations qui ne nous appartiennent pas forcément, d'émotions et de souvenirs erronés, de pensées qui s'enchevêtrent jusqu'à former des entités presque extérieures à nous.

"Je n'ai pas le temps de raconter des histoires longues", Édouard Levé.

Assister à *Autoportrait* revient à participer à une enquête. Dans le texte d'*Autoportrait*, constitué de plus de mille six cents phrases juxtaposées, il y a une forme d'urgence, comme si la mort pouvait frapper à chaque instant. C'est un enchaînement sec, sans logique, de constats de l'auteur sur lui-même. Au spectateur de conclure ce qu'il veut ou peut – de faire la psychologie, la morale ou, plus modestement, d'apprécier les effets comiques nés d'associations surprenantes.

"Quand je veux voir du théâtre, je vais à la messe."
Extrait d'*Autoportrait*

Dans *Suicide* les phrases sont plus longues, et même s'il est impossible d'expliquer un suicide, on ressent une certaine volonté de "boucler la boucle". Le texte s'ouvre sur l'évocation du suicide d'un ami de l'auteur, à qui il s'adresse à la deuxième personne du singulier, évoquant tout d'abord quelques souvenirs, puis

détaillant des épisodes plus longs de sa vie. Mais peu à peu il semble que ce "tu" devienne un "je", s'appropriant ce qu'il est impossible de faire: les effets de son suicide sur son entourage, et comment cette mort transcende ou accomplit sa vie.

S'il arrivait que des spectateurs d'*Autoportrait* doivent rentrer chez eux sans avoir vu *Suicide*, ils sauront que la seconde partie du spectacle porte le nom de *Suicide* et le regard qu'ils porteront sur la première partie en sera irrémédiablement changé. Ainsi, d'une certaine façon, pas besoin de voir *Suicide*, il suffit de savoir que le spectacle a lieu, plus tard dans la soirée (mais pas chaque soir), dans la même salle et dans le même décor.

Du 12 au 24 janvier 2010
Théâtre du Grütli, Genève

Du 18 au 28 février 2010
Théâtre de l'Arsenic, Lausanne



La question de l'identité, et de la perception que nous en avons, est au centre du travail de la Compagnie De nuit comme de jour, fondée par le comédien et metteur en scène Chaux-de-Fonnier Guillaume Béguin en 2006, comme en a témoigné leur premier spectacle, *Matin et soir* de Jon Fosse.



théâtre arsenic, lausanne

Autoportrait

Spectacle étrange, l'*Autoportrait* d'Édouard Levé théâtralisé par Guillaume Béguin n'est-il qu'un savant refus d'organiser un matériau disparate par essence ? En imprégnant patiemment le public, le verbe écoulé sous hypnose n'en autorise pas moins de fortes expériences d'angoisse névrotique, ou à l'inverse de bien-être. Il est jumelé à *Suicide*, roman que son auteur a livré trois jours avant le sien.

La mise en espace que Guillaume Béguin a faite du «roman» d'Édouard Levé *Autoportrait* peut laisser une impression trompeuse. Non dramatique, l'œuvre aligne des observations de l'auteur sur ses goûts et sa vie. Ses pratiques sexuelles côtoient ses impressions péremptoires sur tel artiste ou tel mot, ses manies, ses jeux mentaux. Ce sont donc des faits, des réalités nommées de manière clinique, qui dans leur énumération semblent échapper à la raison et provoquer un sentiment d'absurde. À la création dans la Black box du Grütli, les cinq comédiens* sillonnent le public installé sur des chaises en quin-conce, et restituent le texte dans une forme qui épouse strictement le fond: un ton neutre qui laisse s'entendre d'elles-mêmes la sympathie latente ou la cocasserie des phrases. Un désordre apparent surtout, sans caractérisation signifiante des élocuteurs, ni adéquation d'aucune forme aux phrases dites, par les gestes ou les attitudes. Comme les phrases, les mimiques ébauchées et aussitôt abandonnées laissent s'ébaucher des parallèles... pour mieux objectiver leur démenti.

Quand la tautologie est perfection

L'effet semble se manifester à la longue, et passer nécessairement par une phase d'agacement ou d'ennui. Similaire à l'hypnose, cette emprise met le spectateur dans un état de réceptivité variable, entre léthargie et hypersensibilité. Variable aussi devient le degré de réflexion: l'absence totale de sens, qui n'est pas le "n'importe quoi" tant redouté, mais l'abolissement farouche et méthodique de tout autoritarisme du sens, s'ouvre sur la validation active de tous les sens. On se sent bien, autorisé à faire siennes toutes ces vanités tressées en collier. D'où l'impression que de l'accumulation du particulier émerge une totalité; une transcendance, presque, même si l'horizon du suicide qui fonde l'autre texte monté par Guillaume Béguin, resurgit constamment.

Julien Lambert

* avec Véronique Alain, Monica Budde, Piera Honegger, Joël Maillard, Jean-François Michelet.

Autoportrait, suivi certains soirs de *Suicide*, au Théâtre Arsenic, Lausanne, du 18 au 28 février.

Loc. : 021 625 11 36

24 heures

Inventaire biographique à l'Arsenic

THÉÂTRE A l'Arsenic, les cinq comédiens dirigés par Guillaume Béguin dans *Autoportrait* reconstituent le puzzle de la vie de l'écrivain français Edouard Levé, mort en 2007 à l'âge de 42 ans. Il a écrit ce texte d'une traite, par association d'idées, se remémorant son enfance, son boulot, ses amours, ses emmerdes. Autant de petites scènes au quotidien, parsemées de réflexions tantôt drôles, tantôt philosophiques. Une déferlante de « jeu », mais sans complaisance, comme le constat honnête d'une existence, avec ses hauts et ses bas. L'inventaire intrigue, fascine ou déconcerte, et rappelle celui de Georges Perec dans *Je me souviens*.



Autoportrait, la chronique étonnante d'une vie ordinaire.

Autoportrait est suivi certains soirs d'un autre texte du même auteur, *Suicide*, remis trois jours avant le sien à son éditeur. Comme un message dans une bouteille jetée à la mer sans savoir si quelqu'un la récupérera un jour. C'est fait.

Le message vaut la peine d'être entendu.

MICHEL CASPARY

Lausanne, Arsenic.
Autoportrait, jusqu'au 27 fév.
Suicide, ce soir, mardi (21 h),
sa 27 (22 h) et di 28 (17 h).
Location: 021 625 11 36

samedi 20 février 2010



Publié par Les Quotidiennes (<http://www.lesquotidiennes.com>)

Inventaire biographique à l'Arsenic

Par Sandra
Céer 22 Fév 2010 - 13:57

Culture

Auteur:
Michel Caspary
Mot Clé:
Culture

A l'Arsenic, les cinq comédiens dirigés par Guillaume Béguin dans Autoportrait recomposent le puzzle de la vie de l'écrivain français Edouard Levé, mort en 2007 à l'âge de 42 ans. Il a écrit ce texte d'une traite, par association d'idées, se remémorant son enfance, son boulot, ses amours, ses emmerdes. Autant de petites scènes au quotidien, parsemées de réflexions tantôt drôles, tantôt philosophiques. Une déferlante égocentrique, mais sans complaisance, comme le constat honnête d'une existence, avec ses hauts et ses bas. L'inventaire intrigue, fascine ou déconcerte, et rappelle celui de Georges Perec dans Je me souviens.

Fondée en 2006, la Compagnie De nuit comme de jour s'est donné pour vocation « d'interroger les limites de la perception, de se frotter aux limites de la représentation, de brouiller les frontières connues entre le rêve et la réalité, entre ce qui se perçoit et ce qui ne se perçoit pas, entre ce qui se conçoit et ce qui ne se conçoit pas ». Dans le cas d'Autoportrait, les comédiens (Piera Honegger, Véronique Alain, Monica Budde, Joël Maillard et Jean-François Michelet) n'illustrent pas toujours avec leurs actes ce qu'ils disent. Le décalage est même fréquent, frappant, assumé. Une étrangeté parfois vaine, parfois pertinente. Il faut plonger dans ces flots sans craindre ni l'apnée ni l'étouffement, puis remonter à la surface, reprendre son souffle, et ainsi de suite. Au fil des souvenirs d'Edouard Levé, on peut trouver des similitudes avec sa propre vie, des sensations, des émotions, des questionnements intimes. Ou pas du tout. A chacun de faire sa liste, son inventaire, comme un jeu au milieu de cette litanie de « je ».

Autoportrait est suivi certains soirs d'un autre texte du même auteur, Suicide, remis trois jours avant le sien à son éditeur. Comme un message dans une bouteille jetée à la mer sans savoir si quelqu'un la récupérera un jour. C'est fait. Le message vaut la peine d'être entendu.

Lausanne, Arsenic, jusqu'au 27 fév. Suicide, ce soir, mardi (21h), sa 27 (22h) et di 28 (17h). Location: 021 625 1136 et www.theatre-arsenic.ch ^[1]

image 1:

Critique:
«Autoportrait»

Un être en mille morceaux

Marie-Pierre Genecand

«Comme je suis drôle, je me crois heureux.» «Je suis mieux couché que debout, debout qu'assis.» «Je connais mal le nom des fleurs.» «Jeudi est le meilleur soir.» «A ma connaissance, je n'ai pas d'enfants.» Ou encore: «Je ne suis pas beau, je ne suis pas laid. Les moments où je me trouve beau ne coïncident pas avec les moments où j'aimerais l'être.» 1600. Dans *Autoportrait*, à l'affiche de l'Arsenic, à Lausanne – après l'ABC à la Chaux-de-Fonds et le Grütli à Genève – Edouard Levé, écrivain et peintre français, se définit à travers 1600 aphorismes dits par cinq comédiens, dans une mise en scène de Guillaume Béguin.

Une moquette orange, deux cents chaises vertes, une lumière blanche. Et ce flot d'observations souvent anecdotiques, parfois métaphysiques («la solitude me donne de la constance») qui tracent de l'artiste un portrait en pointillé, beaucoup moins ironique qu'il n'y paraît. Peut-

être parce que l'auteur s'est suicidé en 2007, à 42 ans, on prête à cette prose plus de solennité qu'elle n'en a. Quoiqu'il en soit, d'inconnu, Edouard Levé se transforme au fil de la soirée en être sensible et attachant qu'on aurait volontiers rencontré.

Face à cette prose plus littéraire que théâtrale, Guillaume Béguin opte pour une mise en scène distanciée. Au milieu des spectateurs dispersés, les acteurs marchent, courent, s'habillent, se déshabillent, enfilent des perruques, tirent à la mitraille ou font les machabées sans lien direct avec ce qui est raconté. Surtout, ils disent le texte de manière mécanique et détachée.

Ce parti pris restitue parfaitement le côté arbitraire de l'inventaire. Et l'écriture minimale de l'auteur. En revanche, ces courses poursuites et pas cadencés (s')épuisent très vite, type cliché contemporain, alors que la mélodie intime de l'écrivain ne cesse de gagner en ampleur et en intérêt.

«Je n'ai jamais regretté d'avoir dit ce que je pense vraiment.» Cet *Autoportrait* a pour lui sa sincérité. Raison pour laquelle chacun peut s'y retrouver. Avec, et plutôt sans, les grandes traversées.

Autoportrait, jusqu'au 28 février, à l'Arsenic, à Lausanne, tél. 021/625 11 36, www.theatre-arsenic.ch, 1h50.



La voix d'Edouard Levé mise en scène

Guillaume Béguin s'empare de deux textes de l'auteur, Autoportrait et Suicide.

Au théâtre l'Arsenic, le jeune metteur en scène romand Guillaume Béguin a conçu une soirée qui laisse la part belle à une voix singulière de la littérature contemporaine : Edouard Levé. La représentation pêche néanmoins par un certain nombre d'effets gratuits.

Edouard Levé, voix insolite, s'est éteint en octobre 2007. L'auteur et photographe s'est tué après avoir remis à son éditeur, quelques jours auparavant, un manuscrit intitulé Suicide. Il y évoque un ami qui s'est fusillé voilà des années, mais le « tu » s'y lit presque comme ce « tu » que, parfois, on adresse à soi-même. L'ouvrage fait écho à Autoportrait (2005) où, patiemment, Edouard Levé tente la chronique d'un quotidien en noir et blanc, la chronique d'événements sans caractéristiques particulières, celle des faits. Le texte se termine sur ces mots : « Je ne pourrai dire qu'une fois sans mentir : Je meurs. Le plus beau jour de ma vie est peut-être passé. » Voilà pour le cadre.

Au Théâtre du Grütli de Genève, puis à la Chaux-de-Fonds et à Lausanne, le jeune Romand Guillaume Béguin s'est récemment emparé de cette parole afin de la porter à la scène. Autoportrait est suivi de Suicide, deux faces d'un même visage. En presque trois heures, ces textes dévoilent la voix d'Edouard Levé comme en négatif : un cours d'eau rempli de tourments, limpide, distant. Le spectateur entre dans un espace constellé de chaises, posées en échiquier sur une sorte de gazon artificiel comprimé couleur orange. Chacun s'installe où il veut, les comédiens s'infiltrant dans les rangées qui n'en sont pas (les dossiers des chaises sont orientés au hasard). Tout aura lieu dans ce dispositif, idée lumineuse de la scénographe Sylvie Kleiber.

Dans un même débit, on prend connaissance d'un journal minutieux qui note pour noter, puis s'en amuse. Levé se lance dans des listes « J'aime... » , « J'aime pas... » ou s'attache à des détails_ « Au début de la pluie, je sens mieux les odeurs. » Il livre une accumulation de constats, d'intimités comme de banalités_ « Enfant, je regardais un tapis comme adulte une peinture abstraite. » Il établit le classement de ses organes qui vont par paire, puis de ceux dont on ne possède qu'un. Il calcule le nombre d'heures, de minutes vécues. Certaines phrases résonnent au-delà de celles qui les suivent, d'autres nous rattrapent par un ou deux mots qui renvoient à notre propre expérience. Edouard Levé écrit : « Je suis plus intéressé par la neutralité et l'anonymat de la langue commune que par les tentatives des poètes de créer leur

propre langue, le compte rendu factuel me semble être la plus belle poésie non poétique qui soit. »

Les cinq acteurs se partagent le texte phrase par phrase, puis au hasard. Ils marchent, courent, s'assoient ou se mettent debout sur une chaise. L'un fait mine d'abattre ses pairs, l'autre se déshabille. On s'appuie, se rassemble puis se sépare, se penche, tombe ou déplie puis replie une chemise. L'éclairage reste constant, ou alors baisse de manière imperceptible pour regagner ensuite la même intensité qu'auparavant. Pourquoi ? Guillaume Béguin cherche une mise en scène « qui n'aurait pas de style », les comédiens improvisent. Certes, cette non-ingérence permet au texte d'apparaître dans ses propres contours. Mais au-delà de ce premier constat, ce côté volontairement fortuit agace. Pourquoi tel geste, pourquoi tel autre ?

Tous semble gratuit. Pire, l'innocence du texte se trouve neutralisée, voire atteinte par une certaine répugnance engendrée par ces actions qui sont retenues, au mieux par habitude, au pire pour correspondre, malgré ce qu'affirme le metteur en scène, au style de « ce qui se fait aujourd'hui » (acteurs en slip et veston, fille qui titube, corps qui s'agglutinent, habits quotidiens mais colorés, acteurs qui se mêlent au public, etc.). Certes, dans la deuxième partie de la soirée, le jeu se calme : Suicide se joue tout entier dans une obscurité à peine percée par les silhouettes blêmes et immobiles des mêmes comédiens. « En art, retirer est parfait », écrit Edouard Levé dans ce même texte. Retirer – geste simple en apparence. Levé a su le faire sien, la mise en scène aurait bien fait de s'en inspirer.

>Autoportrait et Suicide, joués du 26 au 28 février au théâtre l'Arsenic, à Lausanne

Crédits photos: D. R.

(Lire sur notre site : <http://www.mouvement.net/index.php?idStarter=213514>)

Artiste(s) :

Guillaume Béguin Metteur en scène

Sylvie Kleiber scénographe

Edouard LEVE auteur

Anna Hohler rédacteur

Publié le 26/02/2010 00:00

Les éditions du mouvement (<http://www.mouvement.net>)

Edouard Levé rêvait d'une écriture blanche qui n'existe pas

Posted By [Bertrand Tappolet](#) On Samedi 27 février 2010 @ 20:23 In [Theatre](#) | [Pas de commentaire](#)



Guillaume Béguin adapte au théâtre deux singuliers romans d'un artiste singulier : Edouard Levé, photographe et écrivain suicidé en octobre 2007 à l'âge de 42 ans. Levé a écrit *Autoportrait* en 2005 et *Suicide* en 2007. "Dans le premier livre, laconique et drôle, il fait l'inventaire de lui-même. Sans effets, sans affects, il empile des phrases qui vont vite. *Je chante faux, donc je ne chante pas. Comme je suis drôle, on me croit heureux. J'espère ne jamais trouver une oreille dans un pré. Je n'aime pas plus les mots qu'un marteau ou une vis.* Dans le deuxième, il rejoue, d'une écriture presque blanche, le suicide d'un ami vingt ans plus tôt. Si les deux titres font autobiographie, ils atteignent aussi à une pleine valeur universelle. Sur scène, *Autoportrait* est joué en continu, et *Suicide* s'y ajoute certains soirs". (Texte du Grü, Genève.)

Bertrand Tappolet a rencontré Guillaume Béguin à l'issue de ses représentations à Genève et à Lausanne.



Guillaume Beguin [10:48m]: [1] [Play in Popup](#)

"Autoportrait" et "Suicide" ont permis à leur auteur Edouard Levé de comparer l'art à une « porte fermée », souvenir vivace de sa maison d'enfance dont les pièces closes limitaient l'espace. Dans une création réalisée à la Black Box du Théâtre du Grütli et présentée en tournée, Guillaume Béguin recadre ces deux textes, en fait un collage-montage dans une version réduite, resserrée, tout en ouvrant le sens façon grand angulaire.

Scène dispersante

Pour "Autoportrait", la mise en espace de la partition - signée Sylvie Kleiber - imagine des sièges en vert délavé disposés en ligne et à égale distance l'un de l'autre sur une moquette couleur brique aux reflets argentés. Mêlant spectateurs et acteurs, l'espace est sillonné par cinq comédiens, qui sont autant de facettes oulipiennes d'une personnalité fragmentée, celle de Levé. La mise en corps sous forme de postures successives, de stations en constellations d'actants marque durablement l'imaginaire par ses portés de

cérémonie funéraire, ses rituels de prière communautaire en maraudant par des plissées de ventre. Tout semble porter la marque de l'intérêt de l'auteur et photographe pour le modèle générique, l'archétype, le stéréotype. Témoins ses séries photographiques de « pornographie habillée » où ne s'affirment à la surface de l'image que les postures sans expressions ni visages révélés propres à une industrie du X, dont le sens semble comme mis entre parenthèses. Edouard Levé n'aimait rien tant que s'attaquer aux images mentales préexistantes. Même si le travail de Béguin lorgne du côté des explorations de la Berlinoise Claudia Bosse ("*Fatzer*") et de la Zurichoise Maya Boesch ("*Crave*", "*Wet*" et "*Re-Wet*"), Il y a à la fois une poétique et une combinatoire narrative dans cette manière singulière d'user graphiquement d'une langue dans l'espace. Une langue, précise, clinique, sobre, aussi « blanche » que possible, la mise en forme de Guillaume Béguin comme le livre se voulant un dévoilement de la mécanique de soi que de sa mécanique, ici, d'écriture, là de mise en scène.

Dans "*Suicide*", noir monolithe sourd au pathos, le narrateur s'adresse en 2007 à travers les années à un ami ayant opté pour la mort volontaire, une vingtaine d'années auparavant. Des tercets achèvent l'ouvrage rendu quelques jours à l'éditeur avant le suicide de son auteur : « *Le bonheur me précède / La tristesse me suit / la mort m'attend* ». Ainsi s'achève l'inachevé roman testamentaire de Levé. Immergés dans une pénombre charbonneuse, les acteurs semblent flotter. Ils se font vestales, flammes de veillée mortuaire. Pour un texte qui sait dire comme nul autre que notre besoin de consolation est impossible à rassasier. Le « tu » convoqué instaure une proximité, une adresse familière que la langue « blanche » vient vite mettre à distance. Le narrateur arpente l'ami, ses errements et humeurs, ses inclinations, son détachement, sa présence au monde et tourne autour de l'acte suicidaire comme Stanley Kubrick s'interrogeait sur la noire stèle de son "*2001 l'Odyssée de l'espace*". Construit comme un immense plan séquence, le propos est l'un des plus pertinents qui soit sur les rebonds intimes, eschatologiques suscités par le suicidé chez les survivants: « Ton suicide rend plus intense la vie de ceux qui t'ont survécu. Si l'ennui les menace, ou si l'absurdité de leur vie jaillit au détour d'un miroir cruel, qu'ils se souviennent de tout, et la douleur d'exister leur semble préférable à l'inquiétude de ne plus être. Ce que tu ne vois plus, ils le regardent. Ce que tu n'entends plus, ils l'écoutent... Tu es cette lumière noire mais intense qui, depuis la nuit, éclaire à nouveau le jour qu'ils ne voyaient plus. »

Plus amplement narratif que les autres récits de Levé, *Suicide* propose une suite de tercets dont certains ne sont pas sans évoquer l'esprit présidant au travail de mise en scène griffée par Guillaume Béguin : « *La Règle me sert / La contrainte me stimule / L'obligation m'éteint.* »

Souvenirs de soi

« Les arts qui se déploient dans le temps me plaisent moins que ceux qui l'arrêtent. » Et c'est à une expérience temporelle dans un écoulement alliant changement de rythme à un déploiement d'une logistique de la perception allant du plein feu au black out plongeant le spectateur dans une obscurité amniotique, le texte gagnant en profondeur de champ. Il y a dans la partition de Levé du « Je me souviens », des traces de Perce et ce goût de l'énumération et de la contrainte qui ramène de loin en loin à l'aube des traces scripturaires de l'humanité. Et puis il y a cette première phrase sur laquelle tous les commentateurs se sont attardés, « Adolescent, je croyais que "*La Vie mode d'emploi*" m'aiderait à vivre, et "*Suicide mode d'emploi*" à mourir ». Une phrase inaugurale qui résonne étrangement et n'oblige pas nécessairement à relire le cours d'une vie en partant de sa dimension suicidaire omnisciente.

"*Autoportrait*" fut écrit dans un motel, son auteur en état de siège fantasmant une cité colonisée par des zombies. Il dresse ou couche en un assemblage de juxtapositions, un inventaire de lui-même avant liquidation, disparition, extinction. L'auteur ne nous dissimule rien de ce qui le constitue, le désigne au regard des autres (habitudes de consommation, allure, éthologie de soi, influences littéraires en listage nominatif) tant sur le plan physique que psychologique, sentimental ou sexuel, politique ou philosophique, esthétique. Plus qu'un répertoire, c'est un catalogue raisonné, une cartographie façon

acquisitions par correspondances sous la forme de concises assertions où l'écrivain se décrit sobrement et avec beaucoup d'auto-ironie sous toutes les coutures et coupures du quotidien.

Bertrand Tappolet

AUTO PORTRAIT / SUICIDE

Théâtre/Création / Texte d'Edouard Levé / Mise en scène Guillaume Béguin

mise en scène et adaptation Guillaume Béguin

avec Véronique Alain, Monica Budde, Piera Honegger, Joël Maillard, Jean-François Michelet, scénographie Sylvie Kleiber.

Les deux pièces furent présentées du 12 au 24 janvier à la Black Box du Grü, Genève, et à l'Arsenic, Lausanne, du 18 au 28 février 2010.

Article printed from : **<http://www.geneveactive.com>**

URL to article: **<http://www.geneveactive.com/?p=830>**

URLs in this post:

[1] Play in Popup: **<http://www.geneveactive.com#>**

Click [here](#) to print.